

JEAN GIRAUDOUX –
STEFAN ZWEIG – MARC BLOCH

Entre désillusion et lucidité

Époque tragique que celle de Giraudoux, riche en points d'intersection avec des destinées plus pathétiques encore que la sienne propre. Le tragique à vrai dire ne cessait de rôder autour de lui : blessures de guerre, triste péripétie du Commissariat Général. Lorsqu'il disparut de façon inattendue le 31 janvier 1944, ses contemporains s'y laissèrent tromper, puisque certains soupçonnèrent dans sa mort un empoisonnement¹. Dans sa dernière pièce, *Pour Lucrèce*, Lucile s'écrie, quand elle éprouve les premiers effets du poison dans ses veines : « Les héros sont ceux qui magnifient une vie qu'ils ne peuvent plus supporter. J'en suis là² ». Et le *Combat avec l'image*, ce court texte autobiographique rédigé à l'automne 1940, sous l'Occupation, dit toute la difficulté à faire triompher les puissances de vie au moment où l'on désespère de la « beauté qui n'est pas³ ».

Chris Marker ne croyait guère à la prétendue « sérénité » de Giraudoux⁴. Il n'était pas loin de penser que toute son œuvre s'écrivait en réaction aux angoisses de son époque. « Toute son œuvre est comme un vaste "combat avec l'ange" », notait pour sa part Claude-Edmonde Magny⁵, qui voyait dans le titre du roman de 1934, *Combat avec l'ange*, un thème récurrent. Vérité qui s'éclaire quand on remarque que l'ange en question, au cœur des tourments de Maléna, peut se changer en démon. Or, ce combat avec le démon ou avec l'ange, qui a pu inspirer à Giraudoux plus d'un titre, ne lui appartient pas en propre. Je me propose donc,

1 Claude Roy et Aragon contribuèrent à répandre cette rumeur, notamment, pour ce dernier, à la une du *Soir* du 20 septembre. Jacques Body, dans sa biographie, a fait justice de ces allégations.

2 *TC*, p. 1113.

3 *Combat avec l'image*, *EAT I*, p. 584.

4 On lit cette affirmation dans son *Giraudoux par lui-même*, Paris, Seuil, 1952, p. 46.

5 Dans son *Précieux Giraudoux*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1945, p. 105.

pour délocaliser un peu une œuvre trop souvent appréhendée dans sa singularité littéraire, de la considérer comme un symptôme d'époque. Il s'agira de confronter Giraudoux à deux auteurs ou intellectuels de son temps qui sont au moins autant que lui en alerte face à la terrible fracture provoquée par les deux guerres et à la menace d'une apocalypse. L'un est un juif autrichien devenu apatride, c'est le romancier et biographe Stefan Zweig (1881-1942), auteur prolifique qui s'est suicidé au Brésil ; l'autre est l'historien français Marc Bloch (1886-1944), l'un des fondateurs de la prestigieuse École des Annales, qui, avant d'être fusillé par la Gestapo, nous a laissé le poignant témoignage de *L'Étrange Défaite* (1946), un bilan politique sans concession qui mériterait d'être placé en regard de *Sans Pouvoirs*. Les deux premiers ont expérimenté cette fracture dans le champ de la littérature, et le dernier en appliquant à la situation politique de son temps sa compréhension du temps long. Au point de bascule de cet ancien monde qu'ils ont vu disparaître, Zweig, en pacifiste proche de Romain Rolland, notait, inconsolable, qu'il était encore en 1914 animé par une « conscience universelle », par « les éléments moraux d'une nation » qui « représentaient encore une force estimée, à laquelle on prêtait une grande influence⁶ ». La perte de cette conscience trahit chez les trois auteurs, à des degrés divers, ce que Freud appelait un « malaise dans la civilisation ». Car ce qui s'éprouve, c'est l'impuissance de la culture à dominer les instincts. Aussi est-ce le sujet même de *La guerre de Troie n'aura pas lieu* : cette pièce nous montre que, malgré les efforts des « civilisés », la volonté de paix achoppe sur la pulsion agressive naturelle⁷.

6 Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen* (1944), Paris, Le Livre de Poche, 2019, p. 304.

7 Dans *Malaise dans la civilisation*, de 1929 (Paris, Presses Universitaires de France, 1981), Freud exprimait son inquiétude face à la montée d'une violence décuplée dans nos sociétés dites civilisées. En établissant un parallèle entre le processus culturel de l'humanité et le développement de l'individu, il constatait que, du fait même de la répression des instincts que la culture détourne de leur but pour les faire converger vers des visées communes (patrie, travail, etc.), l'agressivité risque de faire retour et de se décharger dans une violence exacerbée. Il s'inquiétait particulièrement, dans le combat entre Éros et l'instinct de mort qui caractérise selon lui l'état civilisé, de voir s'accroître l'agressivité persécutrice du surmoi sous la forme de la culpabilité, à mesure que cette dernière tend à devenir inconsciente. Une telle perspective éclaire singulièrement un roman tel que *Combat avec l'ange* (1934) et une pièce comme *La guerre de Troie n'aura pas lieu* (1935), qui auscultent les effets d'une menace de guerre pesant sur le couple. Ces deux textes mettent au jour, avec des moyens littéraires, des processus psychiques de même nature que ceux définis

Dans *Souvenir de deux existences* (1975), recueil autobiographique éclaté et inachevé dans lequel Giraudoux se proposait de tenir une sorte de comptabilité en partie double des ravages du temps, le feuillet daté à Genève du 22 février 1942⁸ consigne la mention suivante :

Stefan Zweig vient de se suicider à Rio de Janeiro. Au jour même où les Japonais pénétrèrent dans cette île néerlandaise dont il a révélé, dans *Amok*, quelques secrets démoniaques. Libérés des maîtres, les démons japonais en une minute l'ont atteint là-bas, et l'ont tué.

Giraudoux sait trop bien ce que sont « les démons », et jusqu'à ceux de la neurasthénie – il en fait état au féminin dans *Combat avec l'ange* et *Choix des Élues*, et une étrange confiance de cet ordre se fait jour au masculin dans « Hélène et Touglas ou les Joies de Paris » (*La France sentimentale*, 1932⁹). Il n'ignore sans doute pas que Zweig a réuni en 1925 des études consacrées à Kleist, Hölderlin et Nietzsche sous le titre *Le Combat avec le démon*. La fracture historique, que Zweig a analysée peu avant de se donner la mort dans *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, se doublait chez l'écrivain viennois d'une faille plus intime, celle d'une impossible coïncidence entre les ombres du passé et l'existence au présent, à laquelle son narcissisme exacerbé d'auteur adulé le prédisposait peut-être¹⁰. Nous scruterons ce qui peut faire écho chez Giraudoux à ces

par Freud. La culpabilité à laquelle est en proie Maléna prend l'allure d'une persécution et ne s'efface qu'à la faveur d'un exorcisme. Quant à *La guerre de Troie*, elle fait beaucoup de place, dans sa réinterprétation du *casus belli* mythologique de l'amour d'Hélène et de Pâris (les vieillards libidineux, le soudard Oïax), au brutal effet de retour d'un *Éros* indomptable. Hélène, si l'on en croit l'explication fournie à Andromaque (acte II, scène 8), exprime d'ailleurs, face à la « pitié » prônée par Andromaque, un violent rejet de la culpabilité.

8 *Souvenir de deux existences*, Paris, Grasset, 1975, p. 121. Remarquons que Giraudoux, qui a appris la nouvelle à Genève, considère que c'est la mort qui lui fait signe, le jour même où Jouve lui fait de son côté un signe de vie en lui répondant au téléphone. Les deux signes contraires, note-t-il, « ne s'annulent pas ».

9 Le narrateur de cette nouvelle évoque sur près de quatre pages (*ORC II*, p. 192-195) le pèlerinage qu'il effectue dans l'hôtel – le même hôtel où loge Touglas – où il trouvait refuge quand il était pris « en flagrant délit avec le désespoir ».

10 Comme on pouvait s'y attendre, compte tenu de la fin tragique de Zweig, certaines biographies consacrées à l'écrivain viennois relèvent en partie de l'hagiographie. D'autres jettent une lumière plus crue sur cet homme à la fois distant et pudique, et terriblement tourmenté. C'est le cas du livre classique de Donald Pater, *European of Yesterday. A biography of Stefan Zweig*, Oxford University Press, 1972, traduit par la Table Ronde en 1988 sous le titre *Stefan Zweig*; et également du plus récent *Stefan Zweig* de Catherine Sauvat (Paris, Gallimard, Folio biographies, 2006), qui cède rarement à l'empathie.

failles que l'histoire a contribué à creuser. Quant à la troisième partie de *L'Étrange Défaite* de Marc Bloch, un bilan politique sans concession dressé en 1940, elle sera mise en parallèle avec le dernier essai politique de Giraudoux, *Sans Pouvoirs* (1945). Nous verrons que ces différents témoignages s'éclairent mutuellement.

Rien de tel que le regard d'un étranger pour redonner force à ce qui pourrait passer pour une rêverie littéraire française par trop complaisante. Quand nous lisons dans *Le Monde d'hier* les chapitres que Zweig consacre successivement à ses expériences parisienne et berlinoise, nous ne sommes pas dépaysés, car nous y retrouvons des éléments connus : la cordialité et l'absence de préjugés de classes qui pouvaient caractériser le Paris de Giraudoux à l'époque où celui-ci fréquentait le café Vachette¹¹, les « discrètes sinécures » qu'on réservait en France aux poètes et aux écrivains dans toute la hiérarchie de l'administration parce qu'on y tenait en haute estime la production intellectuelle¹² – on songe à la place occupée sept ans durant par Giraudoux à la Commission d'évaluation des dommages alliés en Turquie –, mais surtout ce climat germanique et berlinois particulier, « sauvage, anarchique, invraisemblable » (ce sont les mots de Zweig), qui est celui dans lequel se meut Zeltens dans *Siegfried et le Limousin* au moment de l'effondrement du mark, et que Zweig évoque dans des termes encore plus précis : « Une époque d'extase enthousiaste et de fumisterie confuse, mélange unique d'impatience et de fanatisme¹³ ».

Giraudoux et Zweig étaient, chacun à leur façon, deux êtres en fuite, sensibles aux failles de la mémoire, sinon au trouble identitaire. La fuite était plus tragiquement existentielle chez Zweig : voyageur impénitent, il ne tenait pas en place, même pendant ses années de relative stabilité à Salzbourg, et les dernières années de sa vie, marquées par l'exil forcé quand il fuyait le nazisme, s'apparentent à une fuite en avant. Giraudoux, de son côté, pourtant rivé à ses habitudes de vie parisienne, avait trouvé dans l'écriture romanesque une curieuse façon de s'absenter ou de se dérober aux autres et à lui-même, comme en témoigne au premier chef *Aventures de Jérôme Bardini* (1930) : tout commence toujours chez lui par

11 Situé Boulevard Saint-Michel, le café Vachette était, depuis la fin du XIX^e siècle, le lieu de rendez-vous de la bohème littéraire désargentée.

12 Stefan Zweig, *op. cit.*, p. 163.

13 *Id.*, p. 354.

une table rase (*Suzanne et le Pacifique*) ou un recommencement (*Choix des Élues*). Ils étaient tous deux obsédés par les « ombres » du passé – chez Giraudoux la guerre est d’abord l’occasion d’évoquer des « ombres » (*Lectures pour une ombre*, 1919), et l’œuvre se poursuit par la quête d’un passé oblitéré avec *Siegfried et le Limousin* (1922). Plus obscurément, ils entretenaient un rapport trouble à l’enfance adulée et/ou sacrifiée¹⁴. Sauver un enfant, c’est, comme on sait, l’idéal de rédemption hors d’atteinte que s’est imposé Maléna dans *Combat avec l’ange*. La promesse n’est guère mieux tenue chez Zweig : l’enfant fruit des amours de Clarissa et de Léonard dans *Clarissa* est pris en charge par un père de substitution indigne ; quant à l’héroïne d’*Amok*, elle meurt des suites d’un avortement effectué à la hâte. On se demande, chez Giraudoux, ce que furent au juste Jérôme (*Aventures de Jérôme Bardini*) ou Edmée (*Choix des Élues*), lorsqu’ils prétendent reprendre l’enfance à son origine pour en faire un absolu, avec le Kid, avec Claudie. Peut-être le reproche formulé par Fontranges à l’égard de Jérôme : « ne pas vouloir rendre de compte¹⁵ », rejoint-il le grief de l’héroïne de la nouvelle la plus célèbre de Zweig, *Lettre d’une inconnue*, à l’égard de l’homme qu’elle avait idolâtré dès son enfance. Malgré les quelques nuits partagées, celui-ci ne l’a jamais « reconnue » physiquement, il a fait preuve, selon elle, d’un « oubli infini, presque inhumain ». Après leur dernière rencontre, elle ébauche le diagnostic suivant : « J’ai perçu à nouveau, encore sous l’effet enivrant d’un bonheur ancien, cette dualité singulière de ton être, cette passion experte, intellectuelle, au sein même de la passion sensuelle, qui t’avait déjà aliéné l’enfant que j’étais¹⁶ ». La mort de l’enfant qu’elle a conçu *incognito* de son amant épisodique duplique celle de l’enfant jamais reconnue qu’elle reste pour son amant. Enfance exaltée et finalement sacrifiée.

Les fractures de l’histoire ne font, dans ces conditions, qu’accentuer les lignes de faille intimes. On repère dans l’ensemble de l’œuvre romanesque de Stefan Zweig une ligne de fracture particulièrement dramatisée, dans ses effets psychiques les plus profonds, entre les promesses

14 C’est un fait bien connu que Zweig ne voulait pas avoir d’enfant. Giraudoux pour sa part adula son fils unique Jean-Pierre (surtout les dernières années, lorsque l’œuvre du père les rapprocha), mais on peut juger que ce fut d’assez loin : l’enfant fut confié à des nourrices, placé dans des pensions en Suisse, et, après une scolarité de cinq ans à l’École Alsacienne, il poursuivit ses études à Oxford.

15 *ORC II*, p. 132.

16 *Lettre d’une inconnue* (1922), Paris, Folio classique, 2018, p. 72.

iréniques d'un avenir prometteur pour l'humanité – Zweig en appelait à une Europe unie – et la brutalité de la confrontation avec le déferlement de l'instinct avivé par le nationalisme. Or cette fracture se réfracte de façon singulière dans la subjectivité. Elle n'est peut-être jamais aussi violemment dramatisée que dans *Le Voyage dans le passé* (1929). On y voit un homme et une femme, qui avaient été brutalement séparés par la guerre de 1914 au moment où l'amour allait enfin les réunir, se retrouver au bout de neuf ans sans parvenir à rejoindre sur le plan de l'intimité le présent avec le passé : leur défaut de proximité sensuelle, appréhendé dans une sorte de terreur panique, trahit ce que l'interruption de la guerre et des années qui ont suivi a creusé entre eux. Ils sont devenus, littéralement, des « ombres qui voulaient devenir vivantes et n'y parvenaient plus¹⁷ ». Et ce d'autant plus qu'ils se heurtent, à leur descente du train à Heidelberg, à une bruyante parade préfasciste :

Et, de troupe en troupe, la cadence saccadée des tambours, d'autant plus exaltante dans sa monotonie, ne cessait de marteler les dos avec rigueur, les yeux avec dureté – forge de la guerre, de la vengeance, dressée, invisible, sur une place paisible, dans un ciel que survolaient avec suavité des nuages¹⁸.

Stefan Zweig, qui ne répugne pas au *pathos*, et qui se revendique disciple de Freud, excelle à dramatiser des situations extrêmes révélant les conflits intérieurs. L'art de Giraudoux, tout en nuances, ne cultive qu'avec parcimonie de tels effets. Mais on n'aura garde d'oublier qu'un roman tout entier, *Combat avec l'ange*, en 1934, déploie tout un luxe de péripéties pour éviter qu'un couple qui s'abandonnait à son insouciance heureuse ne voie son équilibre sapé par la culpabilité sous les effets conjugués des menaces de guerre et de la misère sociale (« mon siècle et sa triste aventure », dit le narrateur¹⁹). Et on notera que *Siegfried et le Limousin* et *Siegfried* jouent du même ressort que la nouvelle de Zweig, en inventant le personnage d'un Français amnésique devenu allemand et incapable de se retrouver, et qui d'ailleurs, dans la pièce, ne reconnaît pas sa fiancée française. Le fait que Giraudoux infléchisse en partie l'intérêt psychologique du conflit, du moins dans le roman, en parabole

17 *Le Voyage dans le passé*, Paris, Le Livre de Poche, 2010, p. 81. Une citation approximative du « Colloque sentimental » de Verlaine (*Fêtes galantes*), qui revient en mémoire au personnage focal, synthétise cette tragique prise de conscience.

18 *Id.*, p. 70.

19 *Combat avec l'ange*, ORC II, p. 306.

politique, n'ôte rien de son tranchant symbolique à l'amnésie provoquée par la guerre. Quant à la montée en puissance du nationalisme, que nous avons vu briser la rêverie dans la citation de Zweig, Giraudoux n'a cessé dans toute son œuvre de la dénoncer, et elle prend par exemple, dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, la forme des cris menaçants : le « lâcher d'épithètes » et le chant de guerre de Demokos, enfin l'ultime cri de haine du même Demokos qui précipite la catastrophe.

Avec sa conscience aiguë de pacifiste, Zweig ne manque pas une occasion de dénoncer le fait que la parole a été « entraînée dans une chevauchée de la mort par le mensonge organisé, par la "propagande"²⁰ ». Giraudoux n'est pas rigoureusement pacifiste, mais il n'est pas sûr que cette conscience soit moins en alerte chez lui. À sa manière plus discrète, son théâtre, de *Siegfried* à *L'Apollon de Bellac*, porte une attention aiguë à la mise en œuvre de l'endoctrinement, voire de l'hystérie collective, ou au contraire à des pratiques d'exorcisme visant à se libérer de ce conditionnement. J'ai déjà signalé ailleurs tout le prix que j'attache aux analyses politiques de Philip Ouston dans sa leçon magistrale de 1976, « Giraudoux's voices²¹ ». On relève en effet un peu partout des effets dramatiques et scéniques en rapport avec l'exercice contrôlé ou dirigé du langage : rééducation de Forestier en allemand que tentent de compenser les leçons de français de Geneviève ; mise en scène tapageuse orchestrant à grand renfort de voix célestes la très officielle « première rencontre » d'Alcmène et de Jupiter à la fin d'*Amphitryon* 38 ; cris des religieux faisant pression sur Judith et confrontation finale de l'héroïne à la « voix » divine dont le garde se fait le truchement ; triomphe dans *Intermezzo* du « bruit de la vie-même » (La Fugue du Chœur provincial) sur les forces de mort et sur les slogans martelés par l'Inspecteur ; propagande grotesque de Mr Banks, dans *Supplément au voyage de Cook*, destinée à initier les indigènes au travail et à la moralité ; prédominance dans *Électre* des cris de haine (chez Clytemnestre et Agathe, et finalement Électre) auxquels s'opposent le « silence » postulé par le jardinier et le repli sur la devise « Joie et amour » ; enfin mise en œuvre équivoque,

20 *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, op. cit., p. 285.

21 Cette leçon inaugurale de 1976, prononcée au Kings' College London, n'a été traduite qu'en partie par Guy Teissier dans les *CJG* n° 7 en 1978. Une copie en est conservée à la Médiathèque Jean Giraudoux à Bellac (documents non classés). J'ai également exploité cette leçon dans un article à paraître dans une revue de l'Université de Nagoya, « De la propagande honnie à la "littérature de contrebande" ».

dans *L'Apollon de Bellac*, de ce qu'on appellerait aujourd'hui un *élément de langage* (« Comme vous êtes beau ! »), qui porte tous ses fruits mais qui pourtant ne résout rien de la tension entre la Beauté et la médiocrité de la condition humaine. Si on veut tirer toutes les leçons de cette structure dramatique réitérative, il faut se convaincre que Giraudoux, qui avait découvert les méfaits du « bourrage de crâne » dès la Grande Guerre, se désole autant que Zweig de voir démonétisés la parole et l'écrit au profit de ce qu'on n'appelait pas encore les médias (il les dénomme « publicité », « affichage » et « matraquage »). Aussi n'est-il pas en reste lorsqu'il s'agit de dénoncer la façon dont on attise désormais l'hystérie collective. Le chapitre « L'Information » de *Sans Pouvoirs* nous livre ce jugement incisif :

Car cet appel forcené et réitéré à l'ouïe du monde, cet abus de la tonitruance et de la cymbale, s'il l'a assourdie pour la vérité, lui a donné un tympan avide pour la nouvelle. La nouvelle n'est plus la réponse à une inquiétude ou à une curiosité, mais à un appétit. Il n'y a plus, autour du messenger, une communion du message, mais, organisée par l'agence, une faim de nouvelles [...] qui se vendent cher, qui coûtent cher, qui deviennent parfois ce que l'on n'aurait jamais attendu des nouvelles, des spécialités ; bref, soumises à toutes les grandeurs et les bassesses de la marchandise et pour ainsi dire liées à la conformation et au métal de l'appareil transmetteur : voix de tel acajou ou de tel ébène²².

Herbert Marshall McLuhan (1911-1980) devait en effet montrer en 1962, dans *La Galaxie Gutenberg*, que le médium tendait à devenir le message lui-même. McLuhan était d'ailleurs convaincu que les nouvelles technologies bouleversent l'équilibre primitif de nos sens. Une telle prise de conscience s'avère aiguë chez Giraudoux, comme il apparaît dans les derniers épisodes de *Combat avec l'ange* (le « silence » de l'agonie heureuse de Brossard et la « minute de silence » de l'hommage officiel) où l'on n'en finit pas d'opposer les « voix intérieures » du silence au bruit et à la fureur du monde qui court à sa perte.

Il existe dans l'œuvre protéiforme de Zweig une belle nouvelle qui s'intitule « Le Monde sans sommeil²³ », écrite le 14 août 1914, quelques semaines après le déclenchement des hostilités. C'est le tableau presque sensoriel des mutations que la guerre totale fait subir à tous les éléments

22 *De Pleins Pouvoirs à Sans Pouvoirs*, Paris, Julliard, 1994, p. 223-224.

23 Paris, Petite Biblio, Payot classiques, 2018, p. 47-61.

naturels, hommes et bêtes mêlés, et dont l'auteur retient qu'elle se traduit avant tout par l'impossibilité, même au cœur de la nuit, de trouver le calme. On peut y voir une protestation musicale en faveur du silence, pas très éloignée dans son inspiration du sentiment cosmique qui, ici et là, dans les récits de guerre de Giraudoux, et particulièrement dans *Lectures pour une ombre* (1917), vient de façon si surprenante « décontenancer » la guerre et contourner l'horreur. Enfin, sans préjuger de ce qu'un examen plus attentif révélerait des affinités électives entre deux sensibilités blessées – un même sentiment de révolte face au sort réservé aux animaux dans la guerre, par exemple, – on retiendra, pour clore ces aperçus croisés, l'épilogue d'une autre nouvelle de Zweig écrite en 1918, « La Contrainte », qui est à bien des égards un manifeste antimilitariste²⁴. Voici comment se trouve évoqué le retour de l'homme auprès de sa compagne une fois qu'il s'est soustrait à la mobilisation :

À l'extérieur, à l'abri des tourments que s'infligeait à elle-même une humanité plongée dans la confusion, se tenait le monde éternel qui brillait pour lui, des étoiles infinies sous un ciel infini. Il leva les yeux et comprit avec une émotion empreinte de foi qu'aucune autre loi ne s'applique aux hommes sur la terre que la loi de ce monde, que la seule chose qui les reliait vraiment était de lui être liés. [...] Mais ils se taisaient : leur cœur s'élevait librement dans l'éternelle liberté des choses, délié de la confusion des mots et de la loi des humains.

Il sera assez édifiant de placer cette méditation en regard de la « nuit estonienne » célébrée par Touglas sur un mode à peine moins lyrique (*La France sentimentale*, 1932) :

Mais lorsqu'on est né avant sa patrie, comme nous l'étions, avant les grands hommes, avant les lois, avant les erreurs de sa patrie, vous ne sauriez croire combien il est difficile de se taire et de se contenir dans le seul moment où la terre, la forêt, le firmament se mettent à vous parler avec l'accent esthonien²⁵.

Le suicide de Zweig en 1942 dit assez qu'il désespérait de l'avenir immédiat. L'Histoire avec sa grande hache (Pérec) faisait table rase des

24 Cette nouvelle prend place dans le même volume précédemment référencé. Le développement qui suit se trouve p. 157.

25 *ORC II*, p. 205. On remarque que le texte de Giraudoux se distingue de celui de Zweig, ce dernier étant sans doute d'inspiration plus « internationaliste », par une nuance non négligeable : le nationalisme a beau être stigmatisé comme une « erreur », « l'accent esthonien » conserve tous ses droits à la patrie sensible.

rêveries humanistes. Sur un plan plus strictement politique, presque factuel, il fallait être capable, en ces années 1942-1943, de tirer du fond du désespoir un surcroît d'énergie pour se projeter dans l'avenir. Cela supposait d'abord qu'on fût capable de formuler un diagnostic sur les errements du passé. Des titres comme *Sans Pouvoirs* et *L'Étrange Défaite* sont à cet égard très parlants (on s'exprime vraiment du fond de l'abîme). Il faudrait sans doute adjoindre à ces deux témoignages *La Agonía de Francia* (1941), *L'Agonie de la France*, donc, le livre d'un républicain espagnol de centre-gauche, le journaliste et écrivain Manuel Chaves Nogales, que m'a signalé un jeune chercheur sévillan, César de Bordons Ortiz, que je remercie ici. Ce livre a d'ailleurs été traduit en 2010 aux éditions de La Table Ronde, et il contient sur Giraudoux plusieurs pages d'une empathie un peu mélancolique²⁶. Contentons-nous ici de relever les quelques lignes de force qui se dégagent de la comparaison entre *L'Étrange Défaite* et *Sans Pouvoirs*.

Je dois d'abord faire état de ma surprise. Le livre de Marc Bloch²⁷ passe généralement, sans doute parce que son titre semble suggérer qu'il y a à cette défaite des causes cachées, pour dénoncer un consentement tacite des élites à la défaite, voire un complot (la tentation « synarchique » de l'axe Rome-Berlin, avec l'approbation tacite des milieux d'affaires ?). Or il n'en est rien. Il n'est que trop vrai que Bloch, à partir de sa position d'officier de renseignement, n'a pu que constater la faillite du haut commandement militaire – la deuxième partie de son livre s'intitule « La déposition d'un vaincu » et tire le bilan de son expérience sur le

26 Publié à Montevideo en 1941, le livre de Manuel Chaves Nogales (1897-1944) a dû attendre près de 70 ans avant d'être édité en Espagne (Libros del Asteroide, 2010) et presque simultanément en France. C'est le témoignage accablant d'un républicain proche du Président Manuel Azaña (lui-même admirateur et traducteur de Giraudoux...), un écrivain et journaliste brillant (qu'on redécouvre aujourd'hui en Espagne), bon connaisseur et admirateur inconditionnel de la culture française, et qui observe avec stupeur la décomposition de la société française au moment de l'entrée en guerre. Conduit à traduire pour l'Espagne les discours radiodiffusés de Giraudoux – selon lui, « les bulletins les plus sceptiques et les plus subtils qu'on ait jamais donnés d'une guerre » –, il note avec amertume que la censure militaire du Commissariat Général, pour ne pas déplaire au régime de Franco, édulcore toutes les professions de foi authentiquement démocratiques des discours de Giraudoux.

27 Le manuscrit daté de 1940 ayant été retrouvé tardivement, le livre fut publié en 1946 à Paris par la société des éditions du Franc-Tireur, issue des mouvements de la Résistance. L'ouvrage fut par la suite réédité par les Presses de la Fondation des Sciences Politiques puis dans la collection Folio essais. Nous suivons ici l'édition originale.

terrain –, mais il y décèle avant tout une faillite intellectuelle (enseignement trop théorique de l'École de Guerre, incapacité à s'abstraire des schémas de la Grande Guerre), et une crise d'autorité aggravée par le vieillissement des plus hauts cadres (« Notre commandement était un commandement des vieillards²⁸ »). On songe non seulement à Pétain, mais à Priam et aux vieillards de *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, et aussi aux vieilles badernes (O'Connor et Gonflemol) qui traînent leur ennui sur les champs de courses dans *Combat avec l'ange*. Quand on lit telle phrase cinglante : « Au fond de leur cœur, ils étaient prêts, d'avance, à désespérer du pays même qu'ils avaient à défendre et du peuple qui leur fournissait leurs soldats²⁹ », cette forme de défaitisme est à rapporter à un climat moral, et cela n'aurait pas plus de sens d'en conclure que la défaite avait été voulue et programmée que de prendre à la lettre telle déclaration de Giraudoux dans « Armistice à Bordeaux » : « Ils refusaient les usines de tanks, ils refusaient de payer l'Amérique, d'appeler le Rhin le Rhin, ils voulaient la défaite³⁰... ».

Le climat moral et politique, parlons-en. Quand Marc Bloch remonte dans sa troisième partie, « Examen de conscience d'un Français », aux structures sociales et aux « mentalités » qui ont préparé la défaite, ce qui frappe également, c'est que sa foi républicaine, comme celle de Giraudoux, est demeurée intacte. Le sentiment patriotique, selon lui, était prêt à se réinvestir dans cette guerre idéologique. Bloch est un homme de centre-gauche, lui aussi, qui scrute scrupuleusement « les fautes des hommes de tendances d'esprit authentiquement libérales, désintéressées et humainement progressives³¹ », formule qui entre assez en consonance avec les exigences de Giraudoux. Il peut donc égratigner les incohérences du Front Populaire et l'opportunisme des syndicats, ne pas épargner une bourgeoisie revancharde et paresseuse qui a perdu depuis 36 beaucoup de son pouvoir, déplorer l'anti-bellicisme des communistes, stigmatiser la perte des valeurs nationales chez les transfuges de l'internationalisme, critiquer le « marécage » du parlementarisme (« c'est d'ailleurs un problème de savoir si une chambre gouvernante [...] peut gouverner³² »).

28 Marc Bloch, *op. cit.*, p. 142.

29 *Id.*, p. 144.

30 « Armistice à Bordeaux », *EAT I.*, 2020, p. 559.

31 Marc Bloch, *op. cit.*, p. 186.

32 *Id.*, p. 174.

Mais surtout il s'interroge comme Giraudoux sur les causes profondes de notre incapacité à développer notre énergie intellectuelle, et il n'hésite pas à postuler, dans le sillage de Renan, une réforme intellectuelle et morale au service de la République. Ce qui a fait défaut selon lui, à l'heure du combat, c'est « l'implacable héroïsme de la patrie en danger³³ » que nous avons, jusque dans notre enseignement, désappris. Il eût fallu, ose-t-il écrire, créer un Comité de Salut Public. À cet égard, les choix militaires (les « villes ouvertes » – de plus de 20.000 habitants – interdites au combat, pour les protéger ; l'incapacité à envisager une défense du type de celle de la chouannerie contre les chars et les détachements motorisés) ne faisaient que refléter notre impuissance à définir nos buts de guerre. Enfin, dans un terrible examen de conscience, il remonte le fil du temps jusqu'aux années 1920 et reconnaît que nous n'avons pas fait l'effort de comprendre l'Allemagne (le traité de Versailles, l'occupation de la Ruhr) : par peur de déplaire à l'opinion, selon lui, nous n'avons pas fait confiance à la conscience collective, nous avons manqué de sens civique. Rappelons combien précisément Giraudoux, avec ses faibles moyens littéraires, avait tenté dès *Bella*, mais plus encore avec *Siegfried*, d'œuvrer à cette prise de conscience. Ses derniers engagements civiques souvent mêlés de rage, à partir de 1934, montrent que la désillusion n'entamait pas chez lui le sursaut mobilisateur, mais plutôt l'aiguillait.

On ne saurait comparer terme à terme le terrible examen de conscience de Marc Bloch aux propositions concrètes qu'égrenait Giraudoux depuis 1935 quand il réclamait un retour en force du pays aux missions régaliennes de l'État : celles-ci, qui pourraient passer à l'approche de la guerre pour décalées (l'hygiène, l'urbanisme, les grands travaux), s'appliquaient davantage à ce que l'auteur appelait « l'intendance » de la France. Dans *Sans Pouvoirs*, il s'aventure pourtant davantage sur le terrain de l'Information et de l'Éducation, comme s'il avait pris conscience après son passage à l'Information de la nécessité de mieux raffermir nos engagements républicains. Il faut cependant reconnaître qu'il s'égare parfois ou qu'il cède au déni. Comment relire sans frémir les longues pages qui retournent en « épopée » le terrible spectacle de la débâcle ? Là où Marc Bloch enrage et regrette qu'on n'ait pas eu le courage d'exposer davantage la population à la guerre et aux destructions pour établir de vraies lignes de résistance à l'avancée des Allemands, Giraudoux voit

33 *Id.*, p. 153.

dans cette fuite éperdue vers le Sud la réplique trait pour trait de la Fête de la Fédération du 14 juillet 1790 telle que Michelet l'avait contée : « La France fut soulevée alors par un des mouvements les plus beaux que l'Europe ait connus. C'était l'exode. C'était un accès de religion auquel ce nom biblique s'était aussitôt accolé. Toute la France décida, ce jour-là, de partir pour la France ». Et il conclut, presque dépité : « C'est ce que nos interprètes ont traduit en faillite et en panique³⁴ ». Giraudoux ne veut pas voir ce que Marc Bloch précisément déplore : qu'on n'a pas su susciter ce « puissant élan d'égalité dans le danger, qui avait, en 1914, soulevé la plupart d'entre nous³⁵ » et qui avait réitéré l'événement fondateur de notre « roman national ». Pour ressusciter cet élan, Giraudoux s'entêtait à croire, et Aragon s'en alarmait un peu, « que tout le monde pouvait l'entendre s'il discourait des moyens d'assurer le bonheur, ceux-là même qu'autrefois il aurait juré sourds³⁶ ».

Dans l'hommage à Giraudoux plutôt généreux que Sartre signe dans *Comœdia* en février 1944, on lit, une fois n'est pas coutume, comme une hésitation troublante. Ses livres, écrit le philosophe, continueront de proposer « les vieilles valeurs humanistes », « comme une chance encore possible ou comme un beau regret ou peut-être comme un remords³⁷ ». En plaçant Stefan Zweig et Marc Bloch en regard de Giraudoux, l'impression prévaut que nous avons parcouru toute la gamme de ces sentiments.

André JOB
CELIS-Université
Clermont-Auvergne

34 *Écrit dans l'ombre*, EAT I., p. 762-763.

35 Marc Bloch, *op. cit.*, p. 151.

36 Paul Wattelet (Louis Aragon), « Giraudoux et l'Achéron », *Confluences* n° 35, *Hommage à Giraudoux*, septembre-octobre 1944, p. 129.

37 Le texte de Sartre paru dans *Comœdia* est reproduit dans les *CJG* n° 42, 2014, p. 154.